Denis Fortier

La disparition du mercure

Stanké

Denis Fortier

La disparition du mercure

Stanké
Une compagnie de Quebecor Media

Mercure (Hg)
Métal blanc argenté employé dans la fabrication des thermomètres, des interrupteurs, des automobiles, des lampadaires et des miroirs d'époque. Une des substances naturelles les plus nocives.

Le mercure se retrouve dans l'air, l'eau et le sol ; s'infiltre dans la chaîne alimentaire, du poisson jusqu'aux niveaux supérieurs ; peut entraîner un changement de personnalité, une perte d'appétit, des tremblements, des troubles de la vision, et dans le pire des cas, particulièrement chez les personnes vulnérables, la mort.

Le mercure est remplacé peu à peu par l'alcool dans les thermomètres médicaux, le réservoir prenant alors la couleur rouge.

Le mercure empoisonne la planète.

La Norvège est le premier pays à l'avoir banni complètement.

1.

Le mercure s'effondre et m'enveloppe de ses vapeurs fétides et délétères. Dans quelques instants, au volant de ma voiture, je m'écraserai enfin sur le mur de l'école Saint-James. Malgré ce qui subsiste du travail, des voyages et du piano, malgré tout, le temps est désormais mesurable. Le poids du silence a muselé mes aspirations les plus chères.

Dans un dernier souffle, mon esprit s'entoure de ceux que j'aime : Olivier, Maryse, Mathilde et les autres. Puis sans s'expliquer, il les abandonne un à un. Il les arrache de ma mémoire, tout comme cette nuit, mes doigts ont arraché les cordes de mon piano, une par une, comme des coups de fouet sur la table d'harmonie. Dorénavant, la tête des marteaux ne reproduira que le mutisme des feutres tachés de mon sang. J'ai condamné mon piano au silence, celui qui efface les

rêves et les souvenirs. Les bons comme les mauvais.

Des véhicules s'immobilisent au panneau d'arrêt. Certains y restent plus longtemps que d'autres, mais tous finissent par repartir. Et d'autres s'arrêtent à nouveau. Je les observe derrière le filtre de ma vitre, garé à quelques mètres du coin de la rue. Bientôt, c'est moi qui démarrerai pour me pulvériser au-delà du mur de briques, au centre du graffiti, sur le dessin d'Olivier.

C'est lui qui m'a fait connaître cet endroit, son école, l'école Saint-James, il y a quatre ans. Je voulais revoir une toute dernière fois la cour, le carré de sable et les balançoires. Ici, face à l'entrée principale, celle que je n'ai jamais empruntée, je remarque de gigantesques portes doubles et un escalier majestueux jonché de feuilles mortes. L'école Saint-James n'allume plus d'étincelles. C'est maintenant tout le contraire. Les papillons n'ont laissé dans mon ventre que de blafards stigmates.

Quelques piétons marchent d'un pas rapide, longeant les lampadaires, incommodés par les rafales de sable provenant du parc de l'école. Olivier est seul. Il fait tourner le ballon de basket-ball sur un doigt et le lance directement dans le panier. Je suis fier de lui, de sa persévérance à toute épreuve, de son obstination à reprendre un lancer pour améliorer sa technique. C'est un bon petit bonhomme. De grands bonheurs l'attendent. Je le sais, plus que jamais, malgré mon geste.

Je ne vois plus Olivier. Les bourrasques secouent mon véhicule exactement de la même façon qu'elles le secouaient il y a environ une heure, à l'autre entrée de l'école, celle des élèves. Je m'y étais garé et me préparais à me lancer sur le mur. Surpris par Sophie, la mère de Mathilde, les choses ne se sont pas déroulées comme prévu.

— Mais que fais-tu ici à une heure pareille ?

— Je suis venu récupérer des documents à la bibliothèque. J'allais justement repartir.

— Récupérer des documents ?

— Oui, oui. J'ai les clés. Je prépare une nouvelle présentation pour les enfants.

À son regard incrédule, je sentais que Sophie se doutait de quelque chose. Plutôt que de poursuivre mon histoire, j'ai fait demi-tour.

J'ai roulé dans le quartier pendant presque une heure en revivant ma dernière nuit. Je me suis revu, chez moi, seul, debout devant mon piano, à jouer sans arrêt la chanson préférée d'Olivier, marteler les notes amputées de leurs cordes, ne jouer que du silence sans pouvoir m'arrêter. Le lever du jour m'a rappelé à l'ordre. Je me souviens de m'être douché, pour les apparences, et de m'être habillé avec les mêmes vêtements. Je me suis ensuite rendu au travail pour éviter que mes collègues flairent mon désir d'en finir. Ma journée s'est terminée sans que personne ne se doute de quoi que ce soit. Et ce soir, j'ai failli échouer, surpris par Sophie.

J'ai décidé de revenir devant l'école mais cette fois-ci, face à l'entrée des enseignants. En m'éloignant de ce que je connais, de mes points d'ancrage, ma longanimité s'effondre face à la violence de mes derniers souvenirs. Mon ambivalence n'existe plus. Ma vie se trouve de l'autre côté du mur. C'est pourtant si simple.

La tranquillité de la cour d'école contraste avec l'agitation habituelle. Le panneau numérique planté au milieu de la cour indique dix-huit heures quarante-cinq et treize degrés Celsius. La température chute. J'ai l'impression que les rafales automnales s'immiscent dans la voiture. J'ai tellement froid que mon corps frissonne de la tête aux pieds. Mon veston ne me réchauffe pas. Je place mes mains sous mes cuisses et fixe mon téléphone qui devient la seule liaison avec ce qu'il me reste. L'indicateur lumineux me rappelle que je n'ai pas effacé les messages.

Le premier : Pierre, mon fidèle assistant, un employé presque parfait qui m'a fort surpris en refusant l'offre de partenariat. Il a préféré la tournée des boîtes de nuit aux déjeuners d'affaires. Il me confirme les détails de mes prochains déplacements, les numéros et l'heure des vols, les coordonnées des hôtels, les villes désignées. Il me dit que je pars dans un mois.

Le deuxième : Olivier. Il me laisse un court message avant d'aller au lit. Il se porte mieux. Son troisième traitement s'est terminé en fin d'après-midi.

— À demain. Bisous, me chuchote-t-il, affaibli.

La voix d'Olivier me fait du bien. Je place le téléphone dans la console centrale. Mon doigt déclenche le mécanisme de recul du siège. J'allonge les jambes et dépose la tête sur la vitre. Les yeux me fourmillent. Je ne dors plus depuis des semaines.

Comme un film insipide, ma journée défile lentement devant moi. Les documents importants qui traînaient sur mon bureau sont définitivement rangés : les schémas d'aménagement, les nouvelles réglementations, les invitations. Tous les autres sont à la poubelle. Il ne me reste qu'un seul dossier en suspens que Pierre m'a remis en sortant du bureau, celui sur le siège du passager, un projet insensé d'enfouissement de fils électriques. Il voulait que je le dépose à l'Hôtel de Ville. Je n'irai pas.

Le pied sur la pédale d'embrayage, je démarre et passe en première. Le graffiti est à une centaine de mètres. Ma petite allemande l'atteindra après avoir franchi l'aire de stationnement et la cour d'école. J'entends Olivier.

— Quand tu reviendras, apporte-moi mon dernier jeu vidéo.

— Patiente un peu, Olivier. J'arrive.

Je tourne le volant et appuie sur l'accélérateur. Mon cœur se tord. Je viens de heurter une passante. Une vieille dame s'est faufilée. Je l'ai remarquée trop tard. Pourtant, mon véhicule s'est à peine déplacé. J'ai freiné immédiatement.

Olivier déteste l'odeur du *stockfish* et ne veut pas y goûter. Il préfère jouer avec sa console vidéo. Sa mère, Maryse, aimerait qu'il prenne un peu de soleil, qu'il s'amuse dehors avec Mathilde ou qu'il lance son ballon dans son nouveau panier de basket.

La Disparition du mercure se déroule en trois temps : le passé, le présent et le futur. Entre le jour et la nuit. Entre la pluie et la neige. Entre la vie et la mort.

Denis Fortier *est né à Montréal en 1968. Titulaire d'un baccalauréat en physiothérapie de l'Université de Montréal, il travaille essentiellement auprès des enfants. Son expérience comme physiothérapeute et chef professionnel à l'Hôpital Sainte-Justine l'a profondément marqué et lui a donné l'élan nécessaire à l'écriture du roman. Sa passion pour l'art, en particulier pour la musique , est l'une de ses sources d'inspiration.*

Groupe Livre Quebecor Media

isbn 978-2-7604-1072-5

9 782760 410725